

Emmanuel Carrère

# Bravoure

Roman

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

Précédant le mouvement de son corps, son regard embrasse successivement la pénombre humide du couloir où il va pénétrer et, juste avant que la porte se referme, le spectacle de la rue qu'il vient de quitter, dont le lourd battant de chêne le sépare à présent. La maison n'abritant aucun mobilier et lui-même ne possédant plus rien, il n'a que son propre poids à y mouvoir, mais c'est assez pour l'épuiser : tout pèse davantage entre ces murs épais, à commencer par la porte dont il franchit de plus en plus rarement le seuil, chaque geste demande un effort, comme si la gravité était multipliée, l'attraction de la terre plus impérieuse en cet endroit précis de Londres.

Parfois, à peine entré, au lieu de gravir, en retenant son souffle court, la volée de marches qui s'amorce au fond du boyau et le conduit à sa penderie, il s'agenouille devant la porte, colle son œil à une fissure qu'il a repérée, regarde au-dehors. Ces séances de guet lui plaisent, du moins lui plaisaient-elles au début, malgré l'étroitesse de

son champ de vision. C'est encore la meilleure manière pour lui de voir le monde : sans être vu, sans qu'on lui demande de s'y mêler, d'y tenir sa partie.

Tant qu'il est dans la rue, à découvert, cette partie consiste essentiellement à prévoir les modalités de son exclusion volontaire, les obstacles qui risquent de l'empêcher. Arpentant la chaussée à quelques mètres de la porte, il lui faut s'assurer que personne ne le verra la pousser, déplacer la planche qui a l'air clouée mais en réalité ne l'est pas et, bien que la venelle soit peu fréquentée, il arrive qu'il doive la longer deux ou trois fois, dans les deux sens, parce qu'il croise un passant devant sa retraite et qu'il doit donner le change en poursuivant son chemin. Quand l'importun s'est éloigné, il revient sur ses pas, vérifie que personne n'est en vue ni à portée d'oreille et, en hâte, retire la planche, puis la replace tout en poussant le battant. Il arrive aussi que le passant soit toujours là à son retour, le nez en l'air, en train de converser avec une personne de sa connaissance ou même d'examiner la façade, évaluant les dommages que doit subir cette demeure de maître laissée à l'abandon. Alors, il le dépasse de nouveau, évitant son regard, craignant que l'autre trouve quelque chose de suspect à ses allées et venues, à sa mine en général. Malgré ses efforts pour se persuader que ce caractère suspect, et par suite cette suspicion du passant, n'existent que dans son imagination, il sent peser sur son épaule le regard encore distrait, mais qui ne tardera pas à se fixer, à transmettre son rapport au cerveau qui donnera l'alerte, avant que lui, Polidori, ait pu disparaître, se soustraire comme on dérobe une pièce à conviction pour faire piétiner une enquête. Tout en pressant le pas, il se figure les retombées de cette information sans importance (un jeune

homme vient de repasser, l'air coupable, devant la porte d'un immeuble condamné), son voyage dans les circonvolutions cérébrales de l'honnête promeneur : bien sûr, pense celui-ci, cet homme à l'air coupable qui vient de repasser sans raison apparente, flâne peut-être, comme je le fais moi-même, mais ce n'est pas un flâneur, il paraît, c'est paradoxal, beaucoup trop disponible pour avoir le loisir de flâner. Non, cet homme n'a rien à faire, mais il ne flâne pas. Il se cache, très probablement, il redoute le commerce de ses semblables, il n'a d'autre rapport avec eux que sa crainte de les voir stationner devant son terrier, lui interdisant d'entrer. Il n'est même pas exclu qu'une fois à l'abri, il perce au moyen d'un vilebrequin de petits trous dans la paroi qui le protège afin de regarder avidement ce dont elle le protège.

Un jour, en s'engageant dans la rue pour rentrer chez lui, il a surpris un homme entre deux âges, aux allures de ruffian, un genou fléchi devant sa porte, dans une position absolument symétrique à celle qu'il adopte, lui, pour épier derrière cette porte. La fissure devait se trouver à hauteur de ses yeux. La sueur s'est alors glacée sur l'échine maigre de Polidori, bien qu'en vérité il n'ait couru aucun danger. La vision n'a d'ailleurs duré que quelques secondes car l'homme, qui venait d'extraire un gravillon de son soulier, s'est aussitôt redressé pour s'éloigner en sens inverse du sien. Mais il imagine que la même scène pourrait se produire alors que lui se trouve derrière la porte, l'œil collé à l'étroite fissure. Si le ruffian arrivait de côté (ce qui est évidemment le plus probable : on arpente plus souvent les rues en longueur qu'en largeur, surtout lorsqu'elles sont aussi étroites), s'il s'agenouillait brusquement, son œil pourrait surprendre celui de Polidori, aux aguets. La nuit

sui-vante, il a rêvé de cet instant horrible où le regard d'un homme de l'extérieur décèle le sien, l'instant où ils se croisent. Réveillé par l'effroi, il a ouvert les yeux, ou plutôt un œil, selon son habitude : en soulevant une paupière, puis l'autre, il parvient généralement à éviter que ses yeux se mettent à danser la gigue dans ses orbites, comme il lui arrive de plus en plus souvent sous l'empire d'une émotion. Ouvrant un œil, il a vu un autre œil, un œil étranger, noir, presque collé au sien. Il n'a même pas crié, c'était comme d'être mort. Il était réveillé, le cauchemar continuait, il était mort, très bien. Sans ciller, calmement, il a fixé l'œil grand ouvert, si proche que son propre champ de vision pouvait à peine en inclure le blanc entourant la pupille dilatée. Jamais il n'a vu un œil d'aussi près. Puis, confiant dans l'immobilité cadavérique pour empêcher la gigue redoutée, il a ouvert l'autre œil, sûr de ce qu'il verrait : un œil symétrique, aussi proche, touchant presque le sien. Et en réalité, tout ce qu'il a vu, c'est la courbe d'une joue, la joue de Teresa qui, depuis près d'une heure, le regardait dormir.